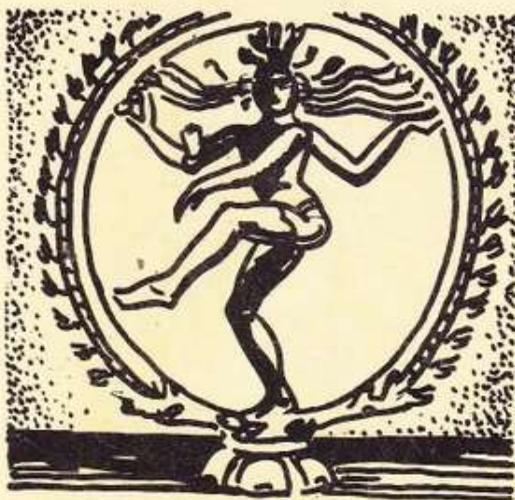
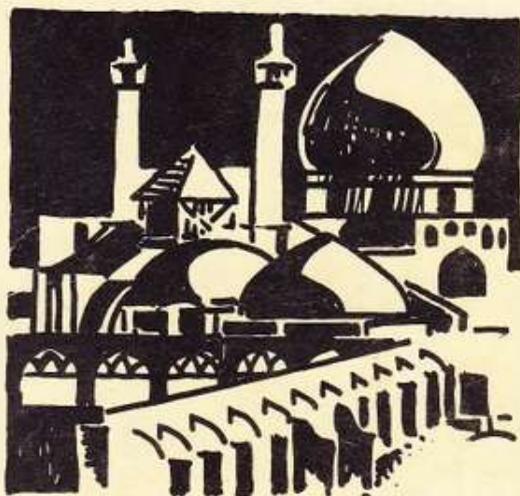


G. BERGMANN

Le Bouddha, L'hindouisme, Mahomet ou **JÉSUS-CHRIST**



Le Bouddha, l'Hindouisme, Mahomet ou Jésus-Christ ?

Gerhard Bergmann (1914-1981)

Traduit de l'allemand par Louis Picot

Paris, éditions Les Bons Semeurs 1977, pages 8-59.

... Il faut savoir que les bouddhistes, les hindouistes et les musulmans ne badinent pas avec les choses de la religion. Leur sérieux religieux devrait nous rendre tous profondément honteux. C'est pourquoi nous leur sommes redevables d'une réponse reposant sur des appuis vraiment solides. Nous la développerons en quelques thèses.

1^{re} thèse

La vie de Jésus-Christ constitue l'accomplissement d'un grand nombre de prophéties, alors que pour les fondateurs de religions il n'y en a pas une seule.

Ce fait a une importance décisive. Il constitue une différence de poids entre ces derniers et Jésus-Christ.

Pensons, je vous prie, à ceci : Déjà environ sept cents ans avant la naissance de Christ, son lieu de naissance fut l'objet d'une prophétie. Dans le livre du prophète Michée, nous lisons au chapitre 5.1 : "Et toi, Bethléhem Ephrata, petite entre les milliers de Juda, de toi sortira pour moi celui qui dominera sur Israël, et dont l'origine remonte aux temps anciens, aux jours de l'éternité." Ne laissons pas passer cette phrase sans observer que dans sa dernière partie est affirmée la préexistence de Jésus-Christ. Cela signifie qu'il existait déjà dans l'éternité, avant qu'il ait mis pied sur notre terre. Puis, dans le livre du prophète Esaïe, nous lisons : "Voici la jeune fille deviendra enceinte, elle enfantera un fils, et elle lui donnera le nom d'Emmanuel." (Esaïe 7.14) Comme nous le savons tous, ces prophéties se sont accomplies dans la nuit sainte de Noël. Son entrée à Jérusalem a aussi été prédite : "Voici, ton Roi vient à toi; il est juste et victorieux, il est humble et monté sur un âne" (Zacharie 9.9). Sa passion a également été prophétisée : "Cependant ce sont nos souffrances qu'il a portées, c'est de nos douleurs qu'il s'est chargé ... il était blessé pour nos

péchés ... et c'est par ses meurtrissures que nous sommes guéris." (Esaïe 53.4,5)

Même des détails ont été prédits. Ainsi, par exemple, qu'on ne briserait pas les jambes de Jésus crucifié et que sa robe ne serait pas partagée, mais tirée au sort (Psaume 22.19). Ou encore : "Ils tourneront les regards vers moi, celui qu'ils ont percé" (Zacharie 12.10). De fait, un des soldats lui ouvrit le côté avec son épée (Jean 19.34), etc. Dans la vie de Jésus tout se réalise comme escompté.

Il faut maintenant nous poser une question d'importance décisive. Tout ceci est-il pur hasard ? Est-ce le fait du hasard si, comme prophétisé, Jésus est né à Bethléhem, si ce Jésus né à Bethléhem fut crucifié, si les jambes ne lui furent pas brisées, ou si son vêtement fut tiré au sort ? Oui, vraiment, est-ce simplement le fait du hasard ? Nous pourrions difficilement le soutenir. Il nous faut plutôt constater et convenir que, dans la vie de Jésus, il y a à la fois la prophétie et son accomplissement. Lui-même apporte ce témoignage : "Il faut que s'accomplisse tout ce qui est écrit de moi ..." (Luc 24.44).

Essayons maintenant de mettre les fondateurs de religions en parallèle avec Jésus. Impossible ! Il n'y a aucune Prophétie au sujet du Bouddha ou de Mahomet, sans parler du tout de l'hindouisme qui n'a aucun fondateur. Cela ne donne-t-il pas à réfléchir ?

Cette constatation s'impose donc : Jésus-Christ est unique.

Comment expliquer cette singularité absolue ? La thèse suivante va nous le montrer.

2^e thèse.

Les fondateurs de religions ne sont que des hommes; alors que Jésus-Christ, s'il est vraiment homme, est aussi Dieu. Entre le Bouddha, Mahomet et Christ, la différence est celle de la filialité divine.

Jésus-Christ dit : "*Celui qui me voit, voit le Père*" (Jean 14.9). Cela signifie donc qu'il voit Dieu. Jamais un Bouddha, un Mahomet, ou un saint religieux de l'hindouisme n'a osé dire cela.

Jésus-Christ affirme : *"Avant qu'Abraham fût, je suis"* (Jean 8.58). Par ces mots il se réfère à sa préexistence attestée dans l'Ancien Testament. Une phrase d'une telle audace, aucun Bouddha, aucun Mahomet, ni bien entendu aucun hindouiste n'ose la prononcer. Il dit encore : *"Je suis la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi vivra, quand même il serait mort"* (Jean 11.25). En pleine singularité Jésus ose prononcer cette phrase : *"Tout pouvoir m'a été donné dans le ciel et sur la terre ... Voici je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde"* (Matthieu 28.18,25) ... *"Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront jamais"* (Matthieu 24.35). Nous cherchons en vain des déclarations royales d'une telle majesté chez tous les fondateurs de religions. La prétention de Jésus à être l'unique Révélation éternellement valable est sans pareille.

Il nous faut maintenant tirer de ce qui précède une importante conclusion. Elle s'énonce ainsi : Ses déclarations royales et ses témoignages majestueux, où il se met en avant, sont des prétentions, soit maladroites et même blasphématoires, soit justifiées. Il n'y a pas de troisième possibilité.

Or les prophéties qui se, sont accomplies durant le cheminement terrestre de Jésus montrent qu'il est digne de foi. Pour cette raison, Il mérite notre confiance pleine et entière. Ainsi, partout, en Europe, en Inde, en Chine, comme dans le coin le plus reculé de la terre, est valable la Parole de Dieu qui témoigne au sujet de Jésus :

"Il n'y a de salut en aucun autre, car nulle part dans le monde entier Dieu n'a donné aux hommes le nom de quelqu'un d'autre par qui nous pourrions être sauvés" (Actes 4.12).

Cette parole exclusive nous présente une différence non seulement de degré, mais le caractère unique de Jésus-Christ par rapport à tous les fondateurs de religions, et par rapport à l'hindouisme.

Et comme la première thèse nous a conduits à la deuxième, celle-ci aboutit à la troisième.

3^e thèse.

Ce qui différencie le Bouddha et Mahomet du Christ touche non seulement leur personne mais aussi leur vie. La différence entre eux, c'est l'absence ou non de péché.

Les fondateurs de religions ne furent que des hommes. C'est pourquoi sur leur vie pèse l'ombre du péché. Le Bouddha, de son vrai nom Gautama, né au Népal en 500 avant Jésus-Christ, était le fils d'un prince. Il grandit dans la magnificence et une grande aisance. Un texte le fait s'exprimer ainsi : "J'étais choyé, très choyé. Je m'oignais avec du santal de Bénarès ... Jour et nuit une ombrelle blanche était tenue au-dessus de moi. J'avais un palais d'hiver, un palais d'été, et un pour le temps de pluie." Le Bouddha se maria déjà à 19 ans. Mais, en plus, il avait un harem et les plus belles danseuses. Il mena une vie de volupté et de licence.

Mais ayant atteint 29 ans, il sentit combien était creuse cette vie de jouissance, de péché. Sans répudier sa femme et son fils, il les quitta néanmoins, ainsi que son harem et ses danseuses. Il chercha alors le chemin de la purification en pratiquant de douloureuses mortifications et un jeûne rigoureux. Dans la septième année de son ascèse et de son effort, alors qu'une nuit il était sous un figuier, il obtint l'illumination. A partir de là, il porte le titre de Bouddha, signifiant l'"illuminé".

Le péché existe aussi de façon notoire dans la vie de Mahomet, cet homme originaire du désert arabe, fils de parents simples et pauvres. Elle est chargée de grands manquements sexuels, même à l'époque où il était occupé à fonder l'Islam. Ses adeptes eux-mêmes lui ont fait à ce sujet de sérieuses remontrances.

Il en va tout autrement de Jésus. Chez lui, il n'y a somme toute aucune lutte en vue de la purification, comme chez le Bouddha. Jésus-Christ est resté pur de toute souillure du péché. Il lance un défi même à ses ennemis, les scribes et les pharisiens, en leur demandant : "*Qui de vous me convaincra de péché ?*" (Jean 8.46). Aucun ne le pouvait, bien que constamment ils épiluchassent et observassent soupçonneusement sa vie. Ils étaient obligés de se taire.

Représentons-nous clairement la situation : Il n'a jamais proféré un seul mensonge ou une parole méchante. Jamais l'égoïsme, l'injustice, la jalousie, l'impureté n'ont entaché sa vie. Pourtant il rencontrait tout cela à chaque pas dans ses relations avec les hommes. Et il les aimait quand même. Ce n'est pas par hasard si, en raison de la singularité de Jésus, il y a aussi, entre Lui d'une part, et de l'autre Mahomet, le Bouddha et l'hindouisme, la différence de nature présentée dans la thèse suivante :

4^e thèse.

La différence entre le Bouddha et Mahomet d'une part, et Jésus-Christ de l'autre, est celle qui existe entre religion et l'Évangile.

Que faut-il entendre par là ?

Nous rencontrons tous la douleur, la maladie, la mort, et aussi l'injustice, la violence, la tyrannie. Comment pouvons-nous et devons-nous venir à bout des questions difficiles et même ultimes que cela pose ? Y a-t-il un Dieu, une autre vie après la mort ? Qu'en est-il de notre culpabilité ?

Toutes ces questions s'amoncellent en une haute muraille, ou forment un écran épais de nuages. Dieu est caché. Mais l'homme ne peut se débarrasser de Dieu.

Alors, là où l'homme pénètre dans ce mur et tente de donner une réponse à ces questions, nous avons affaire à la religion. La religion est donc l'essai, à partir de l'homme, de donner des réponses ultimes. Elle est la tentative d'enfoncer la muraille opaque. Mais toutes les religions sont restées enfouies dans le nuage épais. C'est pourquoi aucune ne peut prétendre parler avec la dernière certitude.

Et voilà l'Évangile, radicalement différent par nature.

Les religions contiennent des manières de voir et des doctrines spéculatives. L'Évangile, lui, n'est pas une doctrine mais un homme, Jésus-Christ. Jésus-Christ est Lui-même l'Évangile, tout comme simultanément Il l'annonce. Mais puisque Jésus est unique en son genre, puisque de toute éternité il est le Fils de Dieu, avec un cœur joyeux nous pouvons prendre connaissance et témoigner que l'Évangile est la réponse de Dieu à toutes les religions. L'Évangile est l'accomplissement et de ce fait la fin de toutes les religions. Il est la Révélation de Dieu. C'est lui qui se communique personnellement.

La religion est le chemin qui de la terre cherche à s'élever vers les cieux. L'Évangile est celui qui du ciel descend vers la terre. La religion est le chemin de l'homme vers Dieu, l'Évangile celui de Dieu vers l'homme.

Jésus-Christ est celui qui, partant d'en haut vers le bas, a forcé l'écran de nuages. Du fait que les fondateurs de religions ne sont que de simples hommes, qu'ils se comprennent d'ailleurs ainsi, ce n'est pas par hasard

que le Bouddha, par exemple, confessa à la fin de sa vie : "Je cherche toujours la vérité." Mais Jésus, Lui, disait : "*Je suis la vérité*". A partir de là nous pouvons comprendre ce que nos pères en la foi chantaient :

*"Quel est ce chant suave et doux
Qui, d'en-haut venant jusqu'à nous,
Parle de grâce et de clémence,
Réveille en nos cœurs l'espérance
Et console notre douleur ?
C'est la parole du Seigneur."*

L'Évangile c'est cela.

Donnons maintenant une conclusion :

Puisque Jésus, suivant ses propres déclarations, est Fils de Dieu,

Puisque cette prétention à la souveraineté est confirmée par l'accomplissement des prophéties de l'Ancien Testament,

Puisque les fondateurs de religions ne se considèrent eux-mêmes que comme des hommes,

Il est évident que cela se manifestera par des différences doctrinales entre les diverses religions et le message de Jésus. Disons en style lapidaire que :

5^e thèse.

Le message de Jésus l'emporte de loin sur les doctrines de Mahomet et du Bouddha ou encore sur celles de l'Hindouisme.

1^o Quant à la connaissance du divin.

a) Chez Mahomet

Ce qui différencie fondamentalement Mahomet de Jésus, c'est ce qu'il enseigne de Dieu.

En vérité, à la différence des religions asiatiques avec leurs millions de dieux, le prophète enseigne qu'il n'y a qu'un seul Dieu. Il est ici d'accord avec Jésus-Christ. Cependant quel monde entre les deux !

Dans l’Islam, on cite cette parole de Mahomet : “Lors de la création, Dieu prit une motte de terre, la partagea en deux, jeta l’une en enfer en disant : Que celle-ci aille dans le feu éternel, que m’importe ? Il jeta l’autre dans le ciel en disant : Que celle-ci aille dans le paradis, que m’importe ?”

Le Dieu de Mahomet est le Dieu de l’arbitraire, oui, un Dieu-despote. Il s’appelle Allah. Allah ne laisse à l’homme aucune liberté. Au vrai, il ne peut lui en laisser aucune, sans quoi celle de l’homme rétrécirait celle de Dieu et sa toute-puissance. Or cela est inadmissible.

Il n’est donc pas exclu que la doctrine de Mahomet sur Dieu soit liée à celle de la prédestination, dans son plus mauvais sens. Il y a bien eu au cours de l’histoire de l’Islam une tentative pour éliminer cet enseignement. Mais celui de Mahomet, dur et froid, a prévalu. Il comporte la double prédétermination de l’homme, soit au salut, soit à la damnation. Ainsi Allah est devenu un Dieu qui agit arbitrairement.

Il opère tout dans la vie de l’homme, la richesse et la pauvreté, la joie et la peine, mais aussi le péché. Dans le Coran, le livre saint de l’Islam, que, suivant ses dires, Mahomet reçut de l’archange Gabriel, on lit : “Voudriez-vous conduire ceux qu’il a égarés ? Il n’y a plus de lumière pour ceux qu’il a plongés dans les ténèbres” (Sourate 4.90). Allah est donc celui qui égare. Sa puissance est poussée ici jusqu’à l’arbitraire. Dans la théologie islamique nous lisons : “Allah peut anéantir le monde et le recréer s’il le désire. Il peut ressusciter des morts, faire parler des pierres, faire marcher des arbres, détruire le ciel et la terre et les recréer.”

Nous pourrions dire ici : Assurément Dieu le peut. Mais malheur à nous, pauvres hommes minuscules, si cette marque distinctive n’est pas complétée par celle de l’amour. Or voilà justement ce qui manque chez Mahomet et dans l’ensemble de l’Islam. Ce n’est pas fortuit si on ne trouve pas les mots de ‘Père’ et d’‘amour’ parmi les attributs d’Allah.

Il se trouve bien sûr celui de *miséricordieux* ou l’expression *tout miséricordieux*. Mais ce n’est pas l’indice d’un amour paternel. Cette expression traduit seulement le souhait qu’Allah soit miséricordieux. Il peut manifester de la miséricorde ou s’en abstenir. Le Coran lui-même nous montre de façon lumineuse combien peu nous devons nous attendre à trouver en lui un Dieu de miséricorde authentique : “Personne dans le ciel, personne sur la terre, ne doit s’approcher autrement du Dieu de miséricorde qu’en qualité d’esclave” (Sourate 19.94).

Vraiment, le message de l'amour est inconnu de Mahomet. Allah fait songer à un tyran romain despotique. Dans sa souveraineté, il peut pointer le pouce vers le bas en signe de mort, ou vers le haut en signe de vie. Cela n'a rien à voir avec de l'authentique miséricorde, celle qui vient du cœur. Cette *miséricorde* est émanation de sa puissance, mais non de son amour. Voilà qui caractérise bien en premier lieu Allah. Nous sommes amenés à nous rappeler que le mot Islam, traduit dans notre langue, signifie en réalité assujettissement. L'assujettissement est ce qui caractérise dans l'ensemble la religion musulmane. Or chez Jésus et dans son Evangile, il en va tout autrement.

On est obligé de dire que la doctrine de Mahomet sur Dieu pêche en ce qu'il surélève et suraiguise son unicité, sa toute-puissance et son unité. De là, prennent naissance, pour ce qui est de Dieu, l'arbitraire, son éloignement des hommes, et la froideur de cœur, et pour ce qui est des hommes, le manque de liberté.

A partir de cette activité unilatérale et chauffée à blanc d'Allah s'explique le fameux fatalisme du monde islamique. Lors d'un voyage en Egypte, le guide égyptien me dit : "Ne vous étonnez pas si les gens ne remercient pas quand vous leur donnez quelque chose, ils en remercient Allah, car c'est lui qui a tout déterminé."

On ne peut omettre que Mahomet a combattu catégoriquement la doctrine de la filiation divine de Jésus. Elle est pour lui incompatible avec le monothéisme. Mais il faut bien dire qu'il se la représentait de façon très primitive, vulgaire, et non spirituelle.

C'est pour cette seule raison que les musulmans nous reprochent d'avoir, avec notre Trinité¹, trois dieux au lieu d'un. Conduits par Mahomet, ils ne reconnaissent pas la possibilité à la sagesse, à l'amour, pas plus qu'à la toute-puissance de Dieu, de se réaliser concrètement et profondément en venant vers nous en Jésus-Christ. Ils n'admettent pas davantage qu'il soit

¹ N.d.tr. Ce sont deux grossières erreurs que commet Mahomet lorsque, dans le Coran, il envisage la doctrine trinitaire à travers le prisme déformant du trithéisme, et présente à la place du Saint-Esprit, Marie, la mère de Jésus, comme la troisième personne de la trinité (Sourate 5.77-116).

A vrai dire, Mahomet a été en contact avec certains cercles chrétiens dont la doctrine au sujet de Jésus était peu orthodoxe, et où Marie était appelée Saint-Esprit. Celle-ci avait d'ailleurs une grande place dans le christianisme oriental. Ceci explique en partie, mais ne justifie pas la position erronée adoptée par le prophète.

possible à Dieu d'agir présentement dans nos cœurs et dans notre conscience par le Saint-Esprit promis par Jésus-Christ. Or c'est seulement par Jésus-Christ que nous savons en somme pleinement qui est Dieu. Car c'est en Lui que notre Créateur a rompu le silence de l'éternité.

Parce que Mahomet ne reconnaît pas ces faits, sa représentation monothéiste outrancière de Dieu est une chute à reculons dans le temps qui a précédé Jésus-Christ, bien que le prophète de l'Islam se soit manifesté six cents ans après lui !

b) Qu'en est-il maintenant de la conception de Dieu chez le Bouddha ?

Il y a des gens qui pensent que le Bouddha fut un athée. Ce n'est pas exact. Il est vrai qu'il ne s'est pas particulièrement occupé de la question de Dieu. Ce qui l'intéressait c'était de déterminer la relation entre la vie et la souffrance, et non pas celle entre Dieu et l'homme. Le Bouddha avait coutume de dire : "Voyez, le Bouddha a enseigné cela : la vérité sur la souffrance et la libération de celle-ci. C'est pourquoi, ce qui n'a pas été révélé par moi, reste non révélé." Fait partie de ce "non-révélé" l'ensemble des questions relatives à Dieu. C'est pourquoi on peut dire à bon droit que le Bouddha était de façon prédominante un moraliste, et non un dogmaticien. Il était quelqu'un qui, dans son enseignement, répondait surtout à cette question : "Que dois-je faire ?", et non pas à cette autre : "Que dois-je croire ?"

Cependant, lui aussi, de même que le bouddhisme ultérieur, a fait des déclarations en matière de foi. Ainsi, par exemple, il parle de "lois éternelles" en tant qu'instance ultime. De plus il a proclamé la doctrine du "karman", c'est-à-dire celle du péché et de la rétribution qui s'ensuit. Ces deux doctrines des lois éternelles et du karman sont étroitement imbriquées, car la loi éternelle enregistre les bonnes et les mauvaises actions de l'homme, ses bonnes et ses mauvaises intentions. La rémunération, le karman, aura lieu suivant le relevé des comptes de chacun. Mais le Bouddha omet de donner des précisions sur cette "loi éternelle" existant en tant qu'instance ultime. C'est pourquoi sa doctrine sur Dieu est sous-développée.

c) La doctrine de Dieu dans l'hindouisme.

L'hindouisme n'a aucun fondateur, bien qu'il ait lui aussi des livres saints. L'un d'eux est un poème épique intitulé Bhagavad-gîtâ = "chant du sublime". Le Bhagavad-gîtâ est le livre d'édification le plus utilisé en Inde. Mais il y en a encore d'autres très employés.

Dans l'hindouisme tout trouve place. Il ne connaît aucun précepte solide. Il n'a aucun dogme propre. Il embrasse tout sur le plan de l'enseignement. "Tout est religion en Inde", écrit un Indien. Cette phrase caractéristique émane d'un brahmane, c'est-à-dire d'un homme appartenant à la caste des gens distingués et des privilégiés.

Il est vrai que tout est religion en Inde. Mais celle de l'hindouisme est de ce fait semblable à une mosaïque bariolée. C'est du syncrétisme, c'est-à-dire un mélange de tout, l'association des contraires. Le "A chacun ce qui lui convient" est transposé ici dans le domaine religieux. Ramakrishna, le saint hindou (1834-1866), dit : "Ma force, c'est que je suis tourné de tous les côtés." Il compare les religions historiques à un escalier menant au bain dans les fleuves saints de l'Inde. Pour lui, il serait insensé de discuter quelle marche est la meilleure, chacune est une étape qui rapproche le pèlerin du but.

Dans le mélange religieux hindouiste tous trouvent donc place :

— Les théistes, qui croient bien en un Dieu personnel transcendant, mais non à la Révélation en Jésus-Christ.

— Les déistes, qui, par le raisonnement, croient en un Dieu créateur du monde. Mais le divin architecte est maintenant éloigné de lui et n'y agit plus. Il est semblable à un horloger qui fabriqua bien une fois une montre, la remonta, mais la laisse à elle-même pour continuer sa course.

— Les monothéistes, qui croient en un seul Dieu.

— Les polythéistes, qui croient en plusieurs dieux, et même

— Les athées, qui nient l'existence d'un Dieu personnel. Tous ont place dans l'hindouisme. Il y a place aussi pour Jésus-Christ et son christianisme. Mais sa prétention à être la pleine vérité est récusée. Jésus-Christ n'est qu'un personnage parmi d'autres. Il arrive donc que, dans des sanctuaires de l'Inde, on voie accrochés au mur et voisinant en paix, des tableaux montrant pacifiquement côte à côte le dieu Krishna, le Bouddha, Jésus-Christ et Gandhi.

Dans l'hindouisme ce n'est pas l'atmosphère limpide du "soit l'un, soit l'autre", mais le règne du "et" provoquant le brouillard. Non pas "Christ seul", mais "Christ aussi". Gandhi trouva, à vrai dire, des mots sublimes pour approuver Jésus. Toutefois, il ne voulait pas, suivant son expression, le placer isolément sur un trône.

Derrière tout cela, il y a naturellement une question vraiment décisive : Qui est Dieu ? Qu'enseigne l'hindouisme sur Dieu ?

Nous avons précédemment déjà répondu en partie. Je souligne, "en partie". Car bien que l'hindouisme ait en quelque sorte place pour chaque conviction religieuse, des représentations positives ont pourtant vu le jour et se sont imposées.

Il nous faut donc maintenant mentionner les fameux **Vedas**. Ce mot désigne quatre recueils de chants, dont le plus ancien remonte à 1250 ans environ avant Jésus-Christ. Les Védas, et leurs commentaires ultérieurs qu'on appelle les **Upanishads**, ont essentiellement imprégné la pensée religieuse des habitants de l'Inde. Les Upanishads sont des enseignements secrets.

Deux conceptions jouent un rôle principal dans ces recueils de chants :

le Brahman et
l'Atman.

Afin d'éviter des confusions, j'ajoute qu'il faut distinguer entre Brahman, Brahma et brahmane. Le Brahman signifie le divin; Brahma, c'est le nom d'un des multiples dieux; un brahmane est un prêtre, un sage, un érudit.

Le Brahman, c'est l'univers, en même temps l'absolu, le divin. L'Atman, c'est l'esprit. Quand le Brahman est présent en l'homme, il est alors en même temps l'Atman. Une comparaison nous aidera à comprendre. Si dans le café nous dissolvons du sucre, celui-ci disparaîtra, bien qu'il y soit présent. Ainsi en est-il du divin dans l'homme.

Dans les Upanishads un sage élucide comme suit la conception du Brahman et de l'Atman :

- Va quérir pour moi un fruit du figuier là-bas.
- Le voici, vénérable.
- Fends-le. Que vois-tu dedans ?
- De minuscules pépins, vénérable.
- Fends un de ceux-ci. Que vois-tu dedans ?

— Rien, vénérable.

Alors le père dit à son fils : "De la substance toute menue, que tu ne vois plus, mon aimé, est pourtant sorti le gros figuier. Crois-moi, mon aimé : Cette parcelle toute menue, c'est ce dont le monde entier est composé. Voilà ce qui est le vrai, voilà la vraie réalité. Ceci est l'Atman (l'esprit). *Tat tvam asi* = Cela, c'est toi."

Tat tvam asi. Ces trois mots sont devenus célèbres.

L'hindouisme est un mélange de voies religieuses. Cependant il peut être caractérisé par deux d'entre elles, particulièrement discernables :

le panthéisme et la mystique ou philosophie de l'identité.

Le panthéisme énonce que tout l'univers est divin. Dieu n'existe pas en tant que personne ou que volonté, mais le divin vit et se meut en tout. Dieu et le monde sont une seule et même chose. Le divin, nous le rencontrons dans le bruissement des arbres, dans le murmure des eaux, dans le sourire de l'enfant, dans le calme de la mère, dans la catastrophe d'une inondation, dans la sécheresse impitoyable. Dieu et le monde sont une seule et même chose. En Inde le panthéisme n'est pas une attitude d'esprit rigoureuse. Mais l'hindouisme s'en rapproche fortement.

La mystique de l'identité énonce que la force la plus interne de l'univers est identique au noyau le plus intime qui est en moi. Moi, homme, je suis moi-même le divin. Je suis un seul être avec le divin. C'est ce qu'énonce la mystique ou philosophie de l'identité.

L'Atman et le Brahman sont en corrélation. L'Atman est le divin en l'homme. Il est la présence du Brahman en lui. "Je suis Brahman", dit-on dans l'hindouisme de l'Inde.

Le Brahman est le "on", le sujet indéfini, qui agit à travers tout. Il est sous-jacent à tous les dieux, à tous les hommes, à toutes les créatures. Il peut prendre indéfiniment beaucoup de formes. Parce qu'il le fait, nous avons dans l'hindouisme environ trois cent trente millions de divinités. Mais tous les dieux sont des médiateurs conduisant au Brahman.

Çiva est le plus grand d'entre eux. C'est le dieu de la destruction. Dans un cycle rythmique il détruit l'univers, puis le reconstruit aussi. Il peut tout. Il a plusieurs femmes. L'une d'elles est la terrible Kali. Dans la piété populaire indienne, il est particulièrement adoré.

Dans un chant qui prit naissance à peu près 650 ans avant Jésus-Christ, les premières lignes s'expriment ainsi : "Si le malheur, la détresse et bien des maladies me poursuivent, alors je veux me lever, louer ton pied, ô toi que les Védas font connaître ..."

On représente Çiva en dieu de la danse. Celle-ci a un caractère orgiaque, et il la pratique non pas dans la sainteté, mais en état d'ivresse.

A côté de ce dieu supérieur, il y a beaucoup de dieux inférieurs. En outre, on vénère trente trois super-souverains divins. Chacun d'eux a dix millions de dieux sous lui. On arrive ainsi au nombre déjà mentionné de trois cent trente millions de dieux ! Une véritable forêt vierge.

Un brahmane, c'est-à-dire un homme qui appartient à la caste des prêtres, qui connaît les vieux livres saints, conduisait un Européen dans un temple hindou rempli à foison de statues de dieux. En présence de ce ciel de divinités le brahmane dit à son hôte : "Voyez-vous, tous ces dieux trouvent place les uns à côté des autres. Ils peuvent habiter les uns près des autres. Chacun d'entre nous peut adresser sa prière au dieu dont les qualités approchent le mieux de sa nature. Nos dieux représentent en quelque sorte l'image des caractères fondamentaux du genre humain sous la forme de personnes surnaturelles." C'est-à-dire, exprimé franchement et d'une manière réaliste : Les dieux se distinguent des hommes uniquement par un biceps surpassant les dimensions habituelles. Ils sont le bras prolongé de notre propre existence humaine.

Suivant notre conception occidentale, leur culte revêt des formes très primitives. Par exemple, les idoles sont aspergées d'eau et barbouillées de peinture, aussi bien dans les temples que dans les maisons. En outre, on porte devant le dieu des sentences saintes, on lui présente des offrandes, et on nettoie même les dents des idoles. On les mène se reposer pour la nuit, et le matin on les réveille au moyen d'une cloche.

J'ai vu une fois à la télévision une gigantesque voiture de procession, tirée à bras d'homme parmi une grande foule au travers des rues d'une localité indienne. Cela se passe ainsi une fois dans l'année. Les idoles sont ensuite emmenées en grande parade et avec beaucoup de bruit par exemple à un étang, à une baignade, où a lieu une fête. Les idoles une fois plongées dans l'eau, celle-ci devient une force qui efface le péché.

Assurément nous trouvons tout cela très primitif. Peut-être en est-il ainsi. Cependant il faut nous garder d'identifier cette vénération des idoles avec

un vulgaire fétichisme, avec celle d'un objet magique. Bien sûr cette matérialisation grossière a lieu chez nombre d'Indiens. Mais l'hindouisme ne voudrait pas être compris de cette façon-là.

Écoutons ce que le brahmane disait encore à notre H Européen : "Nous invoquons les noms des dieux. Mais | notre prière s'élève au-dessus d'eux jusqu'à une instance plus haute, qui est le Dieu unique, de qui nous ne pouvons vous montrer aucune image, parce que de lui on ne peut en faire aucune."

Qui est Dieu ? Voilà la question.

En connexion avec ce qui précède, il faut aussi nous référer aux animaux, aux arbres, etc. L'idée est la suivante :

Dans l'hindouisme, les bêtes, les arbres, les eaux des montagnes sont pour une part révélation du divin et sont en partie considérés comme saints. Ainsi, par exemple, parmi les arbres le figuier, et parmi les fleuves le Gange. Qui se baigne dans ses eaux se purifie de ses péchés, acquiert beaucoup de mérites, gagne son salut.

Parmi les animaux, les vaches, les singes et les rhinocéros sont particulièrement saints, parce qu'ils sont révélation du divin. De ce fait, ils jouissent d'une vénération spéciale. Dans les vaches ont lieu des réincarnations de nombreux prêtres morts. Parce que ces animaux sont saints, on ne doit pas les mettre à mort. Aussi y a-t-il en Inde plus de deux cent millions de vaches saintes.

Au point de vue économique, elles sont très improductives. Elles dévorent la nourriture du pays et contribuent à amener la famine dans la population. Même notre action charitable "Pain pour le Tiers Monde" aboutit directement à prendre en charge les vaches saintes. Il faut le dire clairement. Les deux cent millions de vaches saintes et les quarante millions de singes saints constituent une plaie nationale.

Les vaches provoquent de gros embarras de circulation dans les villes, parce qu'elles ont la permission de circuler librement. Quand sa majesté la vache daigne prendre ses commodités et s'établir à un carrefour de circulation, aucun hindou ne l'en empêchera, même s'il en résulte pour les autos de longues files et des bouchons. C'est que la vache est sainte.

Ces bêtes sont mal nourries, et beaucoup ne donnent pas de lait. Comment peut-il en être autrement quand il y a deux cent millions de

vaches. Les cinq productions de ces animaux, le lait, le beurre, le fromage blanc, mais aussi l'urine et la bouse, font l'objet de trafics religieux.

On verra, par ce qui suit, jusqu'où dans l'hindouisme mène la vénération religieuse des vaches, des singes et rhinocéros saints :

Gandhi n'était pas un personnage de peu d'importance. C'est lui qui disait : "L'essence spécifique de l'hindouisme consiste dans la protection de la vache." Qu'elle nous est donc pleinement étrange cette croyance de l'hindou, ancrée en lui, qui, à l'heure de la mort, préfère à toute autre chose tenir la queue d'une vache. Même les rats sont saints ! Pourtant ils dévorent des tonnes de blé et occasionnent des dommages qui se chiffrent par millions.

Je lisais il y a peu de temps un article de journal intitulé : "Un enterrement royal pour un singe." On y relatait comment plus de sept mille hindous avaient enterré un singe avec des honneurs royaux dans la ville de Raykot. La bête, que des millions de croyants vénéraient comme la réincarnation de la divinité Hanuman, était morte pour être entrée en contact avec une ligne électrique. Quand on brûla l'animal, la communauté dans la tristesse chanta des chants religieux accompagnée par une fanfare. La population de la ville de Raykot veut élever un temple en l'honneur du singe !

Il conviendrait mal d'ironiser à ce sujet. Finalement, derrière tout cela il y a la question percutante, s'il en est une : "Qui est Dieu ?" Chez Mahomet c'est un Dieu arbitraire, chez le Bouddha une "loi éternelle" vague et inconnue, dans l'hindouisme quelque chose de nébuleux, "on" impersonnel, le divin.

Et maintenant :

d) La connaissance de Dieu chez Jésus-Christ.

Avec Lui, que les perspectives sont donc différentes ! Les religions ne font que pressentir, présumer Dieu. Jésus-Christ, Lui, en avait l'authentique connaissance, et Lui seul pouvait, parce qu'il était plus qu'un homme, lever le] voile épais qui s'étend sur le grand mystère appelé Dieu.

Par Lui, et seulement par Lui, nous savons que cette "loi éternelle" ce "on" impersonnel, n'est pas un Dieu arbitraire, quelque sublimité sans cœur, froide, pas plus qu'une révélation dans des animaux saints, des

vaches, des singes et des rhinocéros. Par Lui nous savons au contraire que Dieu est une Personne, une volonté, un guide, le Tout-Puissant et pourtant en même temps le Père bienveillant, l'amour même. Nous savons par la Bible, ce témoignage de la Révélation divine, que "*Dieu est amour*" (1Jean 4.8). C'est précisément cet amour qui l'a poussé à envoyer son Fils,

- 1° pour se révéler pleinement en Lui, et
- 2° pour nous délivrer par son sacrifice parfait sur la croix de Golgotha.

D'un autre côté, nous savons par Jésus que son amour ne doit pas être pris pour de la faiblesse ou de la mollesse. Cela aussi est mis clairement en évidence par la croix de Golgotha. Car c'est là, par le sacrifice substitutif de sa personne, que Jésus donne satisfaction à la justice divine.

Nous avons traité la question de Dieu plus en détail, malgré la brièveté qui s'impose ici. En effet, elle est capitale; elle passe avant toute autre.

Pour y répondre, il faut obligatoirement, c'est évident, quelqu'un qui soit vraiment homme afin de pouvoir s'adresser à nous en un langage humain. Mais il faut qu'il soit davantage, à la fois homme et Dieu. C'est exactement ce qu'est Jésus-Christ.

Ce qui suit est aussi l'évidence :

Si quelqu'un, de par ses relations, peut nous dire qui est Dieu, il est nécessairement compétent pour donner d'autres réponses. Et c'est bien ce qui se réalise pour Jésus-Christ, le Fils du Père. Il est non seulement compétent, mais, parce qu'elles sont Révélation, ses réponses sont justes. Et elles prévalent sur celles d'hommes ordinaires. Toutes ces considérations nous permettent maintenant de rappeler notre cinquième thèse affirmant que le message de Jésus l'emporte de loin sur les doctrines du Bouddha et de Mahomet ou sur celles de l'hindouisme, on l'a vu, quant à la connaissance de Dieu. Et il en est de même.

2° Quant à la connaissance de l'homme.

a) Le message de Jésus a été trahi.

Que j'écrive ou que je parle, je m'efforce toujours de le faire avec toute ma conviction intérieure, et pourtant avec une grande objectivité. Cette observation est valable pour ce passage.

Il faut nous frapper la poitrine. Combien de fois, dans le déroulement pratique de notre existence de chrétiens, n'avons-nous pas causé beaucoup de soucis au Seigneur Jésus-Christ ? Que de fois n'avons-nous pas été à l'origine d'une faillite lamentable ? C'est aussi mon cas.

Cette observation est valable notamment à propos de la question sociale. Que de fois, par notre attitude, contredisons-nous en fait qu'elle soit du domaine religieux. Finalement nous renions ainsi la dignité de la personne de l'homme et l'identité de son image avec celle de Dieu. C'est un reproche qui s'adresse à nous-mêmes et non à Jésus-Christ.

Dans le domaine social, particulièrement au XIXe siècle, le péché de nos Eglises criera au ciel jusqu'à la fin des temps.

Au lieu de se lever comme un seul homme et de donner l'assaut à l'injustice sociale dont souffrait la masse des travailleurs, de larges cercles de l'Eglise marchaient bras dessus bras dessous avec les possédants.

L'alliance du trône et de l'autel est un fait attristant bien connu. Grâce à elle, particulièrement à l'époque du haut capitalisme, il y avait des relations qui ne peuvent être qualifiées que par le mot exploitation. Le travail des enfants, les salaires de famine, la misère des cours de miracles, les baraques-logements dans les arrière-cours des maisons, une existence réduite au minimum, sont des faits incontestables, quand on s'efforce d'être quelque peu objectif.

En pensant à tout cela, j'éprouve encore aujourd'hui de l'indignation contre la faillite de nos Eglises officielles. L'exode de celles-ci par des masses de travailleurs et l'abandon de la foi chrétienne qui ont suivi, en ont été la suite logique. A la carence coupable qui a été celle des cercles chrétiens, à l'exception d'un certain nombre d'apôtres de la justice sociale, a succédé la propagation d'un athéisme prêchant la lutte des classes, nourrissant souvent le monde ouvrier de phrases creuses.

Je ne renonce cependant pas à être chrétien. Il faut être ferme sur ce point : ce qui est arrivé à cause de l'attitude d'une Eglise très libérale et aveugle, s'est fait non pas avec Jésus, mais radicalement contre Lui.

Il connaît la noblesse et la dignité de chaque homme en particulier. L'Ancien Testament disait déjà : *"Tu as fait l'homme de peu inférieur à Dieu"* (Psaume 8.6). Cette noblesse que suppose l'égalité avec l'image de Dieu est portée par tout ce qui a figure humaine. Nous lisons déjà dans les premières pages de la Bible : *"Faisons l'homme à notre image, selon notre*

ressemblance" (Genèse 1.26). Jésus lui-même déclare : *"Je vous le dis en vérité, toutes les fois que vous avez fait ces choses à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous les avez faites ... Toutes les fois que vous n'avez pas fait ces choses à l'un de ces plus petits, c'est à moi que vous ne les avez pas faites"* (Matthieu 25.40,45).

Cela signifie donc que Jésus, le Fils de Dieu, s'identifie par association avec les plus humbles. Il leur donne ainsi une noblesse de la plus haute valeur. L'apôtre Paul inspiré par Lui dira : *"Pratiquons le bien envers tous"* (Galates 6.10). Ce dernier mot implique l'universalité. Jésus n'admet ni castes, ni classes, ni bâtards par la race ou dans la société, parce que chaque homme, sans aucune exception, porte à son front la noblesse qu'impliquent l'image de Dieu.

Un tel message à propos de l'homme est une révolution au sein des religions. C'est pourquoi la privation des droits sociaux dont étaient victimes des groupes d'hommes, dans les pays qui se désignaient pourtant comme "l'Occident chrétien", est un coup de poing au visage de Jésus Lui-même et trahison de son Evangile.

Tout autre est l'enseignement sur l'homme dans l'hindouisme, chez Mahomet et le Bouddha.

b) L'existence des castes dans l'hindouisme.

Si dans cette religion il y a soixante millions de parias, si, dans l'échelle des valeurs, ces hors-caste sont rangés en dehors de la société humaine, s'ils étaient appelés auparavant les "intouchables" et traités en conséquence, ce n'est pas par trahison de l'hindouisme. Tel est au contraire expressément son enseignement. Le poème épique déjà mentionné, le Bhagavad-gîtâ, en abrégé le Gîta, présente un chemin du salut pour toutes les castes. Il y en a un même pour les femmes et les *sudras*, ceux qui appartiennent aux castes les plus basses et ont à servir les plus élevées. Quant aux millions de parias, ils sont eux des réprouvés, non seulement socialement mais religieusement.

Au nom de la vérité il nous faut cependant concéder que, dans l'Inde d'aujourd'hui, l'existence des castes avilissantes (il y a quatre grandes castes et environ deux mille sous-castes) a été abolie par l'Etat. C'est-à-dire qu'elle n'est plus reconnue officiellement. Mais, au nom de cette même vérité, il nous faut constater que, aujourd'hui comme hier, elle existe encore. La capitale New Dehli est bien loin.

C'est pourquoi, aujourd'hui encore, la structure sociale de l'Inde est essentiellement marquée par l'existence des castes, même si dans la capitale il y a, ce qui est réjouissant, des ministres hors-caste et des brahmanes qui, par exemple, servent en tant que cuisiniers. Ces faits sont essentiellement un fruit de la rencontre avec le monde occidental. Mais l'enseignement de l'hindouisme au sujet des castes n'est pas pour autant désavoué.

c) La situation de la femme chez Mahomet.

Chez lui et dans l'Islam il n'y a pas, il est vrai, cet enseignement au sujet des castes. Mais autre chose s'y trouve qui fait clairement ressortir combien, au sujet du genre humain, il est dépassé par celui de Jésus-Christ. Je voudrais mentionner ici deux points.

Le premier, je l'illustrerai par un petit événement. Au cours de mon voyage d'étude en Egypte, l'habillement des femmes, voilées et de noir vêtues, a toujours attiré mon attention. Elles sont comme emmitouflées, par une chaleur qui atteint déjà 35° en avril dans le sud de l'Egypte. Combien de fois les ai-je plaintes de porter ces habits épais, noirs et qui traînent presque sur le sol ! En effet, il est bien connu que, de toutes les couleurs, c'est le noir qui absorbe le plus le rayonnement solaire.

Intrigué, je questionnai finalement notre guide égyptien : "Dites-moi une bonne fois la raison pour laquelle ces femmes se déplacent partout avec ces habits noirs et épais ?" Je n'oublierai jamais la réponse qu'il me donna. Il me dit textuellement : "L'origine en remonte au temps de l'esclavage." Par là il n'entendait absolument pas celui où le pays était sous la domination de la couronne anglaise, mais celui où la femme était asservie à la domination arbitraire de l'homme. Pensons ici à l'avilissement complet de la femme.

Et si aujourd'hui encore, à la campagne et dans les petites villes, les femmes ne se déplacent, pour ainsi dire sans exception, qu'avec ces habits noirs d'esclaves, les chaînes de l'esclavage, elles, paraissent bien peu s'être relâchées. Je me suis intentionnellement efforcé de parler à ces pauvres formes souvent camouflées. Je désirais simplement leur témoigner de la bienveillance et de la complaisance. Mais que de crainte j'ai rencontrée dans la plupart des cas ! J'avais l'impression d'être en présence de l'asservissement de la femme d'il y a un millénaire et demi. Que de pitié m'ont donc inspirée les femmes de l'Islam !

Si aujourd'hui, dans les grandes villes, nous voyons la plupart d'entre elles habillées à l'euro-péenne, c'est dû à la rencontre de l'Occident et en aucune façon à la volonté de Mahomet. Bien au contraire ! On ne peut contester qu'il avait une attitude méprisante et pessimiste à leur égard. On cite de lui ces paroles : "Je n'ai laissé au monde rien de plus pernicieux que les femmes."

Je n'exagère rien en disant qu'elles étaient pour lui un objet de plaisir et de travail. Le fait qu'il a eu onze femmes et quatre concubines peut sans doute le révéler.

Il est évident que dans le droit conjugal islamique c'est l'homme qui significativement bénéficie d'un privilège. Le droit conjugal est patriarcal. Un homme doit si possible se limiter à quatre épouses. Aujourd'hui la polygamie n'est plus possible pour la plupart des hommes en raison des circonstances économiques. Mais, indépendamment des femmes acquises en application du droit conjugal, il y a les esclaves personnelles. L'homme peut en avoir en nombre illimité en tant que concubines.

Il peut répudier trois fois sa femme légitime. Mais il doit de nouveau la reprendre chez lui. Si une femme n'obéit pas à son mari, il a le droit de l'enfermer et de la fouetter. Encore aujourd'hui les fouets sont dans beaucoup de pays islamiques arabes un objet faisant partie du ménage.

Suivant le droit conjugal islamique, le mariage est un contrat d'achat privé. L'époux obtient le droit sur la femme, elle par contre celui de prétendre à la dot. Le contrat privé peut être rompu suivant la seule volonté et appréciation de l'homme. Seul celui-ci peut engager une procédure de divorce et cette dernière est singulièrement facile.

Cependant, au nom de la vérité, accordons encore que, en raison des innombrables abandons de femmes et d'enfants, avec toutes les conséquences sociales désolantes que cela entraîne, il y a dans des Etats islamiques modernes des aspirations qui se font jour. Ainsi la Turquie moderne a introduit un droit conjugal occidental. La polygamie y est interdite et la femme peut ôter le voile. Pourtant cette mutation s'accomplit non avec Mahomet, mais contre lui. Ici encore, à l'origine de ces faits, il y a la rencontre avec le monde occidental qui, malgré tous les phénomènes de sécularisation, reste quand même imprégné d'une culture chrétienne deux fois millénaire et du message de Jésus.

Au cours de mes voyages dans les pays islamiques, je n'ai jamais vu une femme dans une mosquée. Aujourd'hui encore, elle est exclue de toutes les organisations culturelles. Dans les locaux de réunion, à la campagne et dans les petites villes, on ne voit que des hommes. En un mot, la femme est une réprouvée.

Encore une fois, nous voyons qu'il en va tout autrement avec Jésus et son Evangile.

Lui interdit expressément le divorce, "*sauf pour infidélité*" (Matthieu 19.9). Qu'il est grand le trésor qu'il donne à la femme, la partie la plus faible dans le mariage, par l'interdiction du divorce. La Parole de Dieu précise : "*Maris, montrez de la sagesse dans vos rapports avec vos femmes, comme avec un sexe plus faible, honorez-les*" (1Pierre 3.7) ... "*La femme est la gloire de l'homme*" (1Corinthiens 11.7). C'est autre chose que d'être son jouet et son domestique.

Jésus avait dans son entourage des femmes qui l'accompagnaient (Luc 8.1-3). Ce faisant. Il donnait à l'autre sexe l'égalité des droits et la dignité. Quand les scribes et les pharisiens amenèrent devant Lui une femme adultère, il dit aux accusateurs : "*Que celui d'entre vous qui est sans péche jette le premier la pierre contre elle.*" Comme tous s'étaient sentis touchés et s'étaient dérobés. Il lui dit : "*Personne ne t'a-t-il condamnée ? - Je ne te condamne pas non plus : va, et ne pèche plus*" (Jean 8.3-11). Que Jésus est donc ici doublement grand :

En premier lieu, Lui, le seul parmi les hommes qui aurait pu la condamner, parce qu'il était pur, dit à cette femme : "*Je ne te condamne pas non plus.*" En second lieu, dans toutes les religions, ce qui attend la femme tombée, c'est uniquement le jugement. Mais chez Jésus, il y a pardon. Il n'a pas seulement pardonné à Marie-Madeleine, la femme qui avait un passé chargé dans le domaine sexuel, mais sans arrière-pensée c'est à elle, la première, qu'il est apparu après sa résurrection. Il l'a estimée digne d'en être la première messagère !

La supériorité énorme de Jésus sur Mahomet et l'Islam, dans l'attitude à l'égard de la femme est tellement perceptible, qu'il nous paraît superflu d'en dire davantage.

d) Le fatalisme.

Nous avons déjà mentionné ce mot à propos de l'enseignement de Mahomet, comme en faisant partie, Ici encore, quelle supériorité de Jésus et de son Evangile sur le prophète de l'Islam !

La doctrine de la Toute-Puissance de Dieu poussée jusqu'au monopole de l'action, se manifestera nécessairement dans les rapports qu'auront les hommes avec lui. Nous rencontrons le point culminant de cette manifestation dans le fait du fatalisme, qu'en bref il est juste d'appeler la foi au destin. Tout ce qui m'arrive, exactement tout, est envoyé par Allah !

On ne peut omettre de mentionner que, à cause du fatalisme, la responsabilité de l'homme est limitée, si même elle n'est pas complètement étouffée. Le fatalisme entraîne à l'indolence. Il arrête le progrès.

Mahomet, en exposant sa théologie, n'a pas compris qu'il ne fallait pas laisser dégénérer la Toute-Puissance d'Allah en despotisme, mais montrer celle-ci dans une tension fructueuse avec la liberté de l'homme. Comme le prophète — si tant est qu'on puisse l'appeler prophète — n'était qu'un homme et non Fils de Dieu, il est compréhensible qu'il soit tombé dans la trappe de l'enseignement du fatalisme. Il n'était pas à même de nous révéler Dieu. Tout tient à cela.

Avec Jésus, la Révélation vivante de Dieu, qui proclame : "*Venez à moi ... demeurez en moi*", nous prenons connaissance de la responsabilité de l'homme. Celui-ci peut accepter ou refuser cette invitation. Jésus-Christ a établi l'homme sur la liberté. La libre responsabilité est l'expression de la dignité de la personne humaine. Par Jésus, la Révélation vivante de Dieu, nous savons que celui-ci, dans Sa sagesse, a ordonné les choses de telle sorte que Sa Toute-Puissance n'étouffe pas la liberté et la responsabilité de l'homme, mais lui donne toute sa place.

Le fatalisme ne peut croître que sur le terrain du manque de liberté. Ah ! Soyons joyeux et reconnaissants d'apprendre par Jésus-Christ, la vérité en personne, que le fatalisme de l'Islam et d'un Mahomet est une erreur.

e) Le Bouddha et sa doctrine de la vie et de la souffrance.

En écrivant cet ouvrage, nous n'avions pas l'intention de rendre service à Jésus-Christ ou de nous en faire l'avocat. Les faits parlent d'eux-mêmes

sans équivoque. Il suffit seulement de les découvrir et de les rapprocher pour comparer. Voilà qui est encore valable à propos du Bouddha. La supériorité de Jésus éclate dans le domaine qui nous préoccupe ici.

Assurément, le Bouddhisme est postérieur à l'Hindouisme. Mais le Bouddha lui fit faire des progrès. Il fut un réformateur à deux points de vue.

1° Il a écarté l'existence complètement injuste et avilissante des castes. Il n'y a pas chez lui de monopole du salut pour des castes déterminées, par exemple, pour des brahmanes. Le motif véritable de l'expansion rapide et ample du Bouddhisme est dans ce refus de l'existence des castes.

2° Le salut est accessible à chacun par des efforts déterminés. Toutefois on conteste qu'il le soit à chacun. Nous y reviendrons.

Cependant la doctrine du Bouddha est alourdie du fardeau écrasant de ses conceptions sur la vie et la souffrance. Rappelons-nous qu'il n'a pas abouti à une théologie, un enseignement sur Dieu. Son point essentiel est une doctrine de la vie et du monde.

Pour le Bouddha et le Bouddhisme, ce monde qui est le nôtre n'est qu'apparent et seulement le voile de la Maya, l'illusion. En plus il est rempli de souffrances. Et le fondateur du Bouddhisme proclame : *"Vivre, c'est souffrir, et souffrir, c'est la vie."* **La conception centrale du Maître tient dans cette courte phrase.** C'est pourquoi toute sa pensée tourne autour de cette idée : Délivrer l'homme des souffrances inhérentes à ce monde et à ses apparences. Il mourut en prononçant ces mots : "Toute apparence doit disparaître. Inlassablement combattez en vue de ce but." Celui du Bouddha et du Bouddhisme consiste à s'affranchir toujours davantage des apparences de ce monde trompeur et plein de douleur, pour pénétrer dans le nirvana, dans la paix parfaite de l'âme. Plus le fidèle prend de souffrances sur lui, pour se débarrasser de ce monde plein d'apparences trompeuses, plus il aura de joie et de gloire dans l'Au-delà. Pessimisme ! Il est permis d'étiqueter au moyen de ce seul mot la doctrine du Bouddha et du Bouddhisme.

Encore ici, dans le domaine qui nous préoccupe, Jésus est insurpassable.

Assurément il connaît aussi la souffrance de ce monde et celle de notre vie. *"Vous aurez des tribulations dans le monde"* (Jean 16.3), prédit-Il. Et il nous est rapporté de Lui ces mots : *"Voyant la foule, Il fut ému de compassion pour elle, parce qu'elle était languissante et abattue, comme des brebis qui n'ont point*

de berger" (Matthieu 9.36). Assurément, lui aussi connaît la violence et l'injustice régnant dans le monde : *"Les rois règnent et emploient la violence"* (Luc 22.25). Oui ! Il sait cela d'autant mieux que son chemin est semé d'épines : *"Le Fils de l'homme doit souffrir beaucoup et être rejeté ..."* (Luc 9.22). Jésus n'est donc absolument pas un jeune fanatique ou un romantique rêveur qui s'éloigne des réalités du monde et de la vie.

On reconnaîtra d'autant mieux sa grandeur et sa supériorité, en ce que, malgré la souffrance et l'injustice, Il affirme pleinement la vie et le monde. Il ne tombe pas dans les erreurs du Bouddha en identifiant la vie à la souffrance et la souffrance à la vie. Jésus-Christ n'enseigne aucune fuite hors du monde, mais il en affirme la réalité. *"Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups"* (Luc 10.3). Il se considère même comme celui qui vaincra le monde : *"Vous aurez des tribulations dans le monde, mais prenez courage, j'ai vaincu le monde"* (Jean 16.33). Par l'union vivante avec Lui, il nous est permis d'avoir part à cette victoire intérieure sur le monde. Déjà dans les premières pages de la Bible nous prenons connaissance de la mission divine donnée à l'homme : *"Assujettissez la terre"* (Genèse 1.22). Par cet ordre nous sommes invités à prendre possession du monde.

Jésus ne s'égare pas dans le pessimisme. Il n'est d'ailleurs pas davantage touché par un certain romantisme à l'eau de rosé. L'estime réelle qu'il porte au monde, conjointe à son ordre de mission au bénéfice de celui-ci, dégage dans son Eglise des forces qui la rendent apte à accomplir des tâches concrètes au service de l'humanité. Ainsi, il y a des diaconesses qui, au loin, dans les pays asiatiques ou africains, après avoir renoncé à la patrie, à la civilisation et au confort occidental, se sont sacrifiées et engagées, par exemple, au service des lépreux. Il y a des missionnaires qui s'efforcent d'apporter dans le Tiers Monde une aide spirituelle et matérielle aux malades. Pensons, par exemple, à Albert Schweitzer, etc. Ce sont des témoignages qu'avec Jésus on ne se contente pas de gémir sur la souffrance et de fuir devant elle, mais qu'on la combat courageusement et qu'on la surmonte intérieurement et peut-être aussi extérieurement.

Vraiment, quelle supériorité de Jésus et de son Evangile !

f) L'amour du prochain et la misère sociale.

Nous sommes arrivés à un point qui, dans l'ensemble de notre problème, doit absolument être abordé et mis en évidence. Il concerne toutes les religions, et leurs fondateurs tous ensemble. Il s'agit de ceci :

Chez Jésus et dans son Evangile, l'amour du prochain est non seulement plus prononcé que chez le Bouddha, Mahomet, ou dans l'Hindouisme, mieux, il est placé au centre. Au vrai, dans le Bouddhisme, l'Islam, ou l'Hindouisme, il est doctrinalement inexistant. Quant à Jésus, il proclame : *"Tu aimeras le Seigneur ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta pensée. C'est le premier et le grand commandement. Et voici le second, qui lui est semblable : Tu aimeras ton prochain comme toi-même"* (Matthieu 22.37-39).

Au travers de la cohue des rues de la ville de Bombay passent deux prêtres jaïnas. Jaïn, le fondateur de ce qu'on appelle le jaïnisme, voulait comme le Bouddha réformer l'Hindouisme. Les deux prêtres de cette religion d'opposition portent un bandeau devant leur bouche et leur nez. Pourquoi donc ? Est-ce pour se protéger contre la contamination par d'éventuels bacilles ? Non pas ! C'est, tenez-vous bien, pour ne pas avaler la moindre petite mouche, ou pour ne pas avoir à l'extirper du nez, si elle y pénètre. Il faut savoir qu'ils portent ce bandeau non pour des motifs hygiéniques, mais religieux. En effet, un défunt peut avoir trouvé à se réincarner dans la mouche. C'est pourquoi il faut éviter qu'il lui arrive un incident. Les adeptes de cette tendance religieuse, les jaïnas, ne sont pas des cultivateurs. Oh ! que non pas ! C'est qu'en labourant ils pourraient tuer des vers, des insectes, du de quelconques reptiles. Ce serait vraiment épouvantable, car un homme peut avoir trouvé à se réincarner, par exemple, dans un ver.

Cela peut aller très loin. Je l'ai une fois appris de première source alors que j'étais dans le canton de Zurich pour y apporter l'Evangile. Je demeurais là dans l'établissement bien connu de Rämismühle. Le directeur, G. Russenberger, avait été vingt ans missionnaire en Chine avec sa femme. Il racontait souvent les événements dont il avait été témoin. Je le priais de m'en citer quelques-uns par écrit, afin que je puisse les reproduire exactement comme il les avait vécus. Il écrivit notamment : "Le bouddhiste n'a pas le droit de détruire une vie, parce qu'il ne peut jamais savoir s'il n'y a pas là l'âme d'un défunt. Combien de fois n'ai-je pas vu des bouddhistes qui écartaient soigneusement de leur

corps la vermine, pour la mettre sur le côté avec une précaution particulière, afin que de ces "millions d'êtres de la Chine" aucun ne périclite."

Ainsi, d'une part, poussé jusqu'à la caricature et l'anti-hygiénisme. il y a ce respect des vies dans lesquelles des hommes ont pu trouver à se réincarner. Et, d'autre part, on ne trouve pas dans toute la littérature extra-chrétienne la moindre allusion à l'amour du prochain, comme des linguistes ont pu le constater.

On ne fera aucun mal aux puces et aux poux. Mais on laisse des millions d'individus déchoir dans l'ordure et la misère. On en fait impitoyablement des hors-caste, comme dans l'Hindouisme, ou bien on les abandonne au fatalisme, les laissant mener une vie médiocre, comme dans l'Islam.

Je n'oublierai jamais l'entretien que nous eûmes dans un cercle de jeunes gens après une réunion d'évangélisation. Il y avait parmi nous un frère et une sœur originaires d'Indonésie qui étudiaient en Allemagne. C'étaient les enfants d'un couple médecin indonésien. Bien entendu, ils furent mis à contribution pour parler abondamment de leur pays. Tous les deux étaient chrétiens, dans un milieu païen. Comme caractéristique particulière de la mentalité des habitants nos amis donnaient : "Ils ne connaissent pas l'amour. Leurs cœurs sont durs."

J'étais amené à me demander où est le fondement de cette attitude. Assurément, là-bas aussi les hommes ont une sensibilité foncière semblable à la nôtre. Et, chez l'individu, l'impulsion dans une voie ou dans une autre peut être cultivée aussi bien que freinée. Il y a une place remarquable réservée à l'éducation. Mais ce que nos amis indonésiens mentionnaient avait son ultime fondement dans le domaine religieux. Comment cela ?

Il y a dans l'Islam la dure loi du kismet, littéralement ce qui est dévolu à chacun et qu'il faut supporter. Dans l'Hindouisme et le Bouddhisme règne celle non moins dure du karman, de la rétribution. Tous deux, le karman et le kismet, sont foyés en la fatalité du destin implacable et insensible. Cette notion caractéristique est d'une importance décisive. Et en fait, sous tous les rapports, aussi bien dans le domaine social que religieux, ils vont de pair. Pratiquement cela se passe ainsi :

La foi au karman tue la conscience sociale. Pourquoi un hindou aurait-il compassion pour un hors-caste? En effet l'appartenance à l'une d'entre elles n'est pas le fait du hasard, mais la conséquence d'existences antérieures. Le hors-caste s'y trouve du fait que, au cours d'autres vies précédentes, il a mal agi sur la terre. Alors, comment se permettre de forcer la main au destin, disons à la divinité, pour changer chez un homme la situation qui lui a été faite comme karman, à titre de rétribution.

Voilà l'ultime motivation du manque d'amour et de compassion. A partir de là s'expliquent les effrayantes inégalités sociales. Par exemple en Inde, il y a des paysans primitifs, vêtus seulement d'un pagne, qui pourvoient péniblement à leur subsistance et sont dans un dénuement extrême. D'un autre côté, si les richissimes maharajas princiers ont été dépossédés, d'autres catégories d'individus étalent encore une opulence insolente face à la misère du peuple. Ce sont ceux qui investis d'une autorité administrative contrôlent le flux des capitaux ou qui exercent certaines professions libérales.

Tout est karman, tout est destin. La foi en cette puissance accablante couve sur les provinces de l'Inde, y faisant éclore une terrible misère et bien des ténèbres. Les missionnaires et les voyageurs peuvent en témoigner.

L'un d'eux écrivait cet article : "C'est ainsi que je me trouve à l'improviste devant une caisse en bois montée sur des roues rouillées et voilées. Je suis stupéfait. Qu'est-ce qui se trouve là-dedans ? Un homme ? Oui ! un homme ! Il est dans les griffes de la lèpre, les jambes en décomposition des pieds jusqu'aux genoux, les bras jusqu'aux coudes. Ce paquet d'homme n'a que des moignons, et le visage est grimaçant. Il balbutie n'importe quoi dans sa caisse en bois. Et tout en mendiant, une femme la fait rouler. A la main qu'elle tend vers moi, il manque les doigts. Ce ne sont plus que des moignons. Elle aussi est malade de la lèpre."

Que ce soit le karman hindou et bouddhique ou le kismet musulman, c'est ici et là la résignation à la volonté divine. "Résigne-toi au destin qu'Allah te prépare." Ce slogan, Mahomet l'enseigne à ses fidèles. Mais l'expression "amour du prochain" ne figure pas dans le vocabulaire religieux des uns et des autres en tant que commandement à observer.

Le pire, des missionnaires l'ont constaté, c'est qu'il y a même des parents qui ôtent à leurs propres enfants le droit à la lumière du jour. Ils les rendent volontairement aveugles ! Ainsi, ils ont la possibilité de mieux mendier. Ils nourrissent l'espoir que, de cette manière, ils pourront toucher davantage de cœurs, bien qu'eux-mêmes soient totalement insensibles et égoïstes.

L'Hindouisme, le Bouddhisme et l'Islam en tant que religions avec leurs caractères propres ne sont pas près de venir à bout de la misère des masses et de la question sociale. Toutefois, il est vrai que, dans l'intérêt de l'Etat, on s'efforce de s'attaquer à ces choses. Cependant, une seule remarque à propos de la morale du travail : à cause de la foi au fatalisme, elle laisse, disons-le, beaucoup à désirer. Nous pourrions apporter bien des témoignages à l'appui.

g) Les faiseurs de bien.

Nous avons constaté que :

- 1° La doctrine de la foi au destin,
- 2° Celle de l'apparence du monde,
- 3° Le pessimisme qui en résulte,

n'engagent ni à aimer le prochain ni à prendre en considération la question sociale. Disons pourtant qu'il y a, en particulier dans le Bouddhisme, beaucoup d'hommes qu'on appelle "faiseurs de bien". Comment expliquer cette contradiction ? Un missionnaire qui exerça son ministère pendant plus de vingt ans en Chine est à même de donner la réponse. "On appelle là-bas 'faiseurs de bien', dit-il, ces gens qui veulent gagner le ciel. Assurément, ce que ces hommes font en faveur des pauvres et des lépreux ferait souvent honte à beaucoup de chrétiens. J'ai souvent vu chaque premier ou quinzième jour du mois arriver les mendiants avec leurs habits sales et des blessures infectes. Ils pénètrent dans les maisons où habitent ces 'faiseurs de bien' bouddhistes, et ils reçoivent là du riz et d'autres avantages. Pourquoi cela ? — Réponse : Le 'faiseur de bien' veut de cette façon se procurer une meilleure place dans l'Au-delà."

La recherche d'une motivation est toujours riche en enseignements. La valeur ou la futilité de chaque action dépend de l'intention. Or, justement, celle des "faiseurs de bien" ne peut pas provoquer chez nous

une joie sans mélange. A la base de leur action il y a la recherche égoïste du salut. L'amour n'est pas le motif qui provoque l'action.

Or Jésus met au pilori tout motif intéressé. Ainsi il jette au visage des pharisiens "pieux" de son temps : *"Vous faites toutes vos œuvres pour être vus des gens. ... Malheur à vous scribes et pharisiens hypocrites, du dehors vous paraissez pieux devant les hommes, mais à l'intérieur vous êtes pleins d'hypocrisie et de vice ... Quand tu fais l'aumône, que ta main gauche ne sache pas ce que fait ta droite"* (Matthieu 23.27,28 et 6.3). Cette dernière sentence a précisément pour but d'exclure toute pensée égoïste de recherche du salut et de spéculation sur une récompense. L'Évangile dit : *"L'amour ne cherche point son intérêt"* (1Corinthiens 13.5).

Nous avons parlé des "faiseurs de bien" qui veulent gagner le ciel. Ce faisant nous touchons à une question qui doit absolument être considérée dans la recherche de la différence entre le Christ d'une part, et de l'autre le Bouddha, Mahomet et l'Hindouisme. Il nous faut prendre position sur le problème suivant :

3°La voie du salut.

Toutes les religions se proposent de procurer le salut. Jésus-Christ, bien sûr, aussi. Mais ici encore, quelle différence de conception !

a) La voie du salut chez Mahomet.

La voiture de notre jeune médecin égyptien s'arrête devant la célèbre université El-Azhar du Caire. Nous descendons. Nos souliers enveloppés d'un linge nous entrons dans le quartier général des musulmans, dans le centre spirituel de l'Islam. La cour intérieure est agrémentée sur les côtés par plus de sept cents colonnes élancées. C'est typiquement l'art islamique. Nous pénétrons dans l'université elle-même.

Il s'agit de la Faculté de théologie. Notre jeune médecin nous explique que les autres Facultés sont en dehors de ce bâtiment. Mais là où nous nous trouvons, c'est le cœur de l'ensemble de l'université du Caire qui bat.

Il y a ici une grande salle dont le toit est supporté par de nombreuses colonnes. Il y règne une faible clarté et la fraîcheur de l'ombre. De tous côtés, partout où nos regards se portent, le sol est recouvert de tapis aux couleurs splendides. Tout est comme dans une mosquée. Partout, dans

cette vaste salle, nous apercevons des musulmans plongés dans la prière. Ils ne prêtent aucune attention à nous. Ici ou là, isolément, il y a des élèves accroupis qui lisent le Coran. Les musulmans n'ont pas le droit de discuter sur le Coran, et il leur est recommandé d'en connaître beaucoup de passages par cœur.

Nous passons aussi par les salles annexes. Partout nous nous heurtons à un bureau réservé aux professeurs. A notre retour, lorsque nous franchissons à nouveau la grande salle, il s'y trouve justement un groupe de douze étudiants autour d'un uléma, un professeur. Il est assis sur une chaise, la seule que j'aperçoive dans la salle aux colonnes. Il a adossé la chaise à l'une d'entre elles, et les étudiants sont accroupis à la turque autour de lui sur le tapis. Le professeur enseigne l'interprétation du Coran. Je m'approche jusqu'à environ trois mètres et prends rapidement une photo au flash. En vérité ce doit être interdit, mais personne ne me dit un mot méchant. Les jeunes musulmans qui viennent à cette université appartiennent à l'ensemble du monde arabe islamique.

Que ce soit ici, dans ce centre spirituel de l'Islam, ou dans le village de bédouins le plus reculé, il est inculqué cinq principaux devoirs religieux. C'est par leur observation que Mahomet conduit ses adeptes sur la voie du salut :

1° La confession de foi : Il n'y a pas d'autre Dieu qu'Allah, et Mahomet est son prophète. Le musulman doit quotidiennement la prononcer. Elle est tout : berceuse et cri de guerre, chant d'enterrement et formule magique, mot de passe et signe de reconnaissance. C'est plusieurs fois par jour qu'elle est proclamée du haut de tours élancées, les minarets. A tous les musulmans il est fait l'obligation de toujours combattre pour sa foi.

2) La prière : "Accomplis la prière rituelle et les ablutions rituelles cinq fois par jour, au lever du soleil, à midi, l'après-midi, au coucher du soleil et encore une heure après. La prière après usage de la brosse à dents est sept fois meilleure que la prière sans elle". Et le tapis étendu sur le sol est l'endroit qui invite à s'abandonner à la prière. Celle-ci doit s'effectuer dans la direction de la Mecque. Elle est liée à des postures précises : se tenir debout, s'agenouiller, s'incliner jusqu'à toucher le sol avec le front. L'Islam est une religion de la prière.

3) Le jeûne : "Tu jeûneras pendant le mois de ramadan depuis le lever du jour jusqu'au coucher du soleil. Abstiens-toi aussi de toute boisson,

de relation sexuelles, évite la fumée”. Si de l’eau arrive dans la gorge en se brossant les dents, ou de la fumée dans la bouche, si un médicament tombe dans une blessure ouverte, le jeûne n’est pas valable.

4) L’aumône : “Compte ta contribution à l’aumône”. Elle est un acte effectué en vue d’établir sa propre justice. Autrefois l’aumône était aussi une obole pour soutenir la guerre sainte.

5) Le pèlerinage : “Quand tu auras atteint la majorité, tu feras une fois dans ta vie le pèlerinage à la Mecque.” Mahomet a créé une religion de la loi. En dehors de cela, elle est sous-développée, très primitive et grossière dans ses représentations de l’Au-delà. Celui qui atteint le paradis est servi par de très jolies femmes. Il est assis devant des tables garnies de mets plantureux, tout en écoutant de la musique. Ce qui heurte encore bien plus, c’est que sa doctrine du chemin du salut contient une contradiction importante très perceptible. Il ne sert à rien d’accomplir les cinq devoirs religieux principaux, même scrupuleusement, car au-dessus de tout cela règne bien le fameux Kismet déjà mentionné, la volonté tyrannique d’Allah, le destin froid et sans pitié. Finalement, l’enseignement du prophète sur la voie du salut, avec les obligations qu’elle comporte, pêche en ceci : l’obéissance à la lettre décide. La conscience et les sentiments n’entrent pas dans les vues de Mahomet. Pourtant, c’est là que chez Christ s’opèrent justement et avec raison les décisions.

b) La voie du salut dans l’Hindouisme.

Au contraire de ce qui se passe dans l’Islam, rien dans l’Hindouisme n’est aussi marqué dans la conscience religieuse que la doctrine de la réincarnation. Cette doctrine habite dans l’âme indienne, chez l’homme le plus simple comme chez le plus cultivé. Elle découle davantage du sentiment de la vie que d’une réflexion rationnelle.

Quoiqu’on puisse faire des distinctions, l’Hindouisme et le Bouddhisme ont en commun la foi à la réincarnation ou migration des âmes.

Le sens de la vie, c’est de s’arracher des tentacules du karman, cette loi de la rétribution, afin de rompre le circuit des renaissances. Mais comment cela peut-il se produire ? Il faut que l’individu évite toute action qui engendre un nouveau tort. Car le tort commis appelle la rétribution. Afin de ne donner aucune motivation au karman, à la rétribution, par mes actions, il faut que je prenne à cœur ce précepte, courant dans

l'Hindouisme : "Abandonne tout, tout est illusion ! La vie tremble comme une goutte d'eau sur une feuille de lotus. Le temps joue, la vie se flétrit. Et pourtant le souffle de l'espérance ne s'arrête pas." Sans doute.

Toutefois il faut un long, un très long souffle pour parcourir la voie du salut hindouiste ou bouddhiste.

Pour ce faire, il faut trois choses :

- I — la connaissance et l'illumination,
- II — la pratique religieuse, en relation avec les dieux,
- III — l'accomplissement journalier de son devoir.

I — Pour trouver la connaissance et l'illumination, il est nécessaire de pratiquer le yoga. Celui-ci est connu chez nous, où on le veut au service de la santé. En Inde, il est au service de la religion. Le yoga est là-bas un joug, que l'homme s'impose volontairement, pour se délivrer, écarter la faute et restreindre le nombre des renaissances.

La voie du yoga comprend huit échelons :

- 1° Discipline morale par la chasteté.
- 2° Discipline spirituelle par la pureté des pensées.
- 3° Discipline corporelle, en prenant des positions assises déterminées, et par l'absorption modérée de nourriture.
- 4° Discipline de la respiration, qu'il s'agit de régulariser.
- 5° Discipline de l'esprit, qui se détourne de tous les objets naturels.
- 6° Libération de l'homme, par la concentration sur un objet déterminé.
- 7° Ce faisant, obtention de l'état de méditation.
- 8° Contemplation de l'esprit dans l'extase, par l'extinction de la conscience du moi. Alors le divin s'introduit dans le moi débarrassé du monde des sens. Le plus haut état est ainsi atteint : l'union avec le divin.

II - La voie de la pratique religieuse comporte la prière et l'offrande de sacrifice. Mais la prière n'est efficace que si la forme religieuse est rigoureusement observée, à la fois dans le texte, par l'accent, et par le rythme.

Pour offrandes, on apporte du riz, des fruits et des fleurs. Par elles, l'hindou se voue à la divinité. Les pèlerinages en font également partie, tel celui fait à Bénarès, ville située au bord du Gange et la plus sainte de l'Inde.

III — Parmi les devoirs journaliers à accomplir sur la voie du salut, il y a à veiller à ce que chacun des actes vertueux propres à chaque caste soit accompli. En outre, il convient d'être de bonne foi, pur, d'accomplir les prescriptions rituelles, de se dominer soi-même et de ne pas faire de tort aux autres.

c) La voie du salut chez le Bouddha et dans le Bouddhisme.

"Suivez la voie de la délivrance que je vous ai montrée." C'était la prescription que le Bouddha répétait à ses moines. Quelle était cette voie de la délivrance ? Il l'a présentée dans sa première et célèbre prédication de Bénarès. A ses cinq moines il y dit entre autres choses :

"Pour celui d'entre vous, moines, qui veut renoncer au monde, il y a deux extrêmes desquels il doit rester à l'écart. Quels sont-ils ? Il faut rester à l'écart de la vie de jouissance, car cela est bas et commun, vulgaire, sans valeur moral. Il faut rester à l'écart de la pratique consistant à se martyriser, car elle est riche en souffrances, vulgaire, et ne conduit pas au but. En se tenant à l'écart de ces extrêmes et en suivant la voie médiane, on trouve la connaissance, la paix, l'illumination, et on atteint le nirvana."

Et le Bouddha présente les quatre vérités sublimes de cette voie médiane. Elles sont bien connues :

1° Vivre, c'est souffrir.

2° La souffrance provient de la convoitise. "C'est cette soif ..."

3° Pour écarter la souffrance, il faut anéantir la convoitise. "C'est l'affranchissement complet de cette soif."

4° Pour atteindre ce but, il faut suivre le "sentier de la noble voie des huit vertus." Nous y rencontrons l'éthique du Bouddha et du Bouddhisme. Le maître prescrit :

- 1° la foi pure,
- 2° la volonté pure,
- 3° le langage pur,

4° la conduite pure.

Ces troisième et quatrième prescriptions contiennent les cinq commandements suivants : Tu ne tueras pas, tu ne voleras pas, tu ne vivras pas dans l'impudicité, tu ne mentiras pas, tu ne boiras pas de boissons enivrantes. Le premier commandement est le plus important. Il comprend l'interdiction du meurtre, de la guerre, de la chasse, des sacrifices. De plus le Bouddha prescrit :

5° la manière pure de se procurer sa subsistance,

6° l'aspiration pure,

7° la compréhension pure,

8° l'absorption pure dans la méditation.

Nous avons déjà mentionné que le maître conserve les deux doctrines de l'Hindouisme, à savoir :

a) Celle du karman, c'est-à-dire de la faute et de la rétribution.

b) Celle de la réincarnation.

Mais le yoga joue aussi un grand rôle chez lui.

Le Bouddha malade mourut à quatre-vingts ans. Après sa mort les avis divergèrent sur un point, à savoir qui atteint le but de la voie du salut, le nirvana ? Les perspectives se concrétisent à ce jour dans :

d) La doctrine des véhicules.

Précisons, pour être clair, que ce dernier mot doit être complété par ces deux autres : "du salut". Il y a trois véhicules différents du salut :

1° le petit véhicule,

2° le grand véhicule,

3° le véhicule de diamant.

La doctrine du petit véhicule provient du Bouddhisme primitif. Suivant celle-ci seuls les moines, parce qu'ils se sont détachés du monde, atteignent le nirvana. Nous trouvons encore ici, à la place de la prise de conscience d'un individu se sentant responsable des autres, un égoïsme, une monopolisation du salut. Même les nonnes n'obtiennent pas d'être

sauvées. On leur souhaite que, dans une de leurs prochaines réincarnations, elles naissent avec le sexe masculin.

Quoique le Bouddha ait écarté les castes, avec la doctrine du petit véhicule, le Bouddhisme institue une religion de moines, et de ce fait une caste encore plus stricte.

Suivant **la doctrine du grand véhicule**, non seulement les moines mais pratiquement tous les hommes peuvent obtenir le salut. Il est vrai que le Bouddhisme prend cette direction en exigeant un culte pompeux. Mais il est réjouissant de trouver là une préoccupation pour le salut de tous les hommes. Voici le commandement fondamental : "Aide l'autre à atteindre son salut." Cependant le bout de l'oreille se montre encore ici : En aidant l'autre, je me facilite l'obtention du salut. Et on peut aider non seulement un homme, mais aussi bien une puce qu'un dieu. Oui ! Dans le Bouddhisme et l'Hindouisme, il faut aussi prêter assistance aux dieux.

D'après cette doctrine du grand véhicule, chacun peut en principe devenir un bouddha, un illuminé, et de ce fait atteindre le nirvana. Mais pour ce faire il faut une tension incessante et passer par de nombreuses renaissances. Long, très long est le chemin.

La doctrine du véhicule de diamant est une dégradation pénible du Bouddhisme. De l'enseignement du maître, tout a pour ainsi dire été jeté par-dessus bord. On y a mis à la place la magie, toute une armée de dieux et un culte fortement empreint d'érotisme. Les adeptes de cet enseignement du véhicule de diamant sont heureusement peu nombreux.

Il nous est permis de constater, ici encore, que le Christ avec son message, l'Evangile qu'il apporte, sont à un niveau bien plus élevé. Mais, pour donner un fondement solide à cette opinion, nous cesserons de présenter des différences doctrinales, et nous avancerons une autre thèse :

6^e thèse.

La différence entre Jésus-Christ d'une part, et d'autre part le Bouddha, Mahomet et l'Hindouisme, est celle qui existe entre la rédemption et l'autodélivrance.

C'est non seulement l'Evangile, mais toutes les religions qui font allusion à la culpabilité dans la vie des hommes. Ceci ressort clairement des lignes

précédentes. Mais pas une seule ne donne l'ultime réponse à la question : Que résulte-t-il de ma culpabilité, que devient ma dette ?

Le péché, la culpabilité, la dette, sont une affreuse réalité dans toute notre vie. Quand la conscience est éveillée, chacun en sait quelque chose. Mais que l'homme reconnaisse ou non sa culpabilité et la dette qu'elle entraîne, tôt ou tard la facture lui en est présentée. Et après ?

Parce que Mahomet, le Bouddha et l'Hindouisme connaissent la dette, mais ne peuvent dire ce qu'il en advient, ils répètent avec insistance : "Tu dois faire quelque chose ! Tu dois faire quelque chose ! ..." C'est à partir de cette considération qu'ils ébauchent la voie du salut.

Le fait est incontestable, nous avons ici celle de l'autorédemption. Sur cette voie, l'homme est constamment poussé par une furie qui, un fouet à la main, proclame : "Tu dois faire quelque chose ! Tu dois faire quelque chose !"

Mais Jésus dit : *"J'ai fait quelque chose pour toi."* Voilà le chemin de la rédemption. *"Le Fils de l'homme est venu non pas pour être servi, mais pour servir et donner sa vie en rançon pour une multitude"* (Matthieu 20.28). Voilà l'Evangile, c'est-à-dire la Bonne Nouvelle. Nous attendons en vain qu'un tel message sorte de la bouche de tous les fondateurs de religion. En vain nous attendons de leur part une action substitutive en faveur des autres. C'est qu'ils n'en sont pas capables, parce qu'ils sont eux-mêmes des pécheurs. Seul Dieu peut être notre Rédempteur. Eux ne peuvent nous offrir qu'une chose, l'autorédemption.

Mais, en vérité, celle-ci n'existe pas. Car, en mettant les choses au mieux, l'homme ne peut rien offrir de plus qu'une vie sans faute et sans dette. Alors, bien sûr, il vit comme il faut. Mais pardon. Si je vis en février sans contracter de dette, celle de janvier n'est pas pour autant et de loin pas payée. Le loyer que je paie pour février, n'écarte absolument pas ma dette de janvier pour le même objet. La dette reste la dette. Personne ne peut se remettre la sienne propre. Un mensonge proféré reste un mensonge. Personne ne peut faire qu'il n'ait pas existé. Un adultère consommé, reste pour l'éternité un adultère. C'est pourquoi il n'y a pas d'autorédemption. Non, on ne peut se racheter soi-même.

Comment apparaissent pratiquement les essais faits dans ce sens ?

Il est saisissant de constater les efforts entrepris dans cette intention. En voici un parmi beaucoup en provenance" de l'Asie. Un homme veut

expier son péché et atteindre le salut. Alors il fait le pèlerinage jusqu'à un but lointain. Ah ! non pas en train, non pas à cheval ou en voiture, même pas à pied, mais ainsi : Il s'étend de tout son long dans la poussière du chemin, les bras en avant. Puis il se lève. Là, à l'endroit que ses mains ont atteint, il pose à nouveau ses pieds, s'allonge encore dans la poussière, étend à nouveau les bras. Et ainsi de suite, il avance mètre par mètre, kilomètre après kilomètre. Je suis ému en me représentant comment ces hommes prennent leur dette, leur expiation, leur rédemption au sérieux.

Et nous ? Hélas ! Nous sommes spirituellement très dégénérés, indifférents, refroidis. Or, cela n'aboutit à rien de bien.

Je suis saisi quand je pense à ces musulmans que j'ai vus accroupis pour ainsi dire des heures durant sur le Coran, leur livre saint. Ils apprennent, ils bûchent, ils bûchent. Ou encore, voici une foule de derviches musulmans, c'est-à-dire de fidèles appartenant à une certaine confrérie islamique. Ils commencent leur chant en se contenant. Leurs mouvements suivent le même rythme. Puis il s'accélère. Il devient sauvage, fougueux, de plus en plus furieux, de plus en plus furieux, jusqu'à ce qu'ils s'affaissent en hurlant dans des convulsions.

C'est encore un ancien missionnaire en Chine qui cite un autre exemple. Il s'exprime ainsi : "J'ai personnellement été témoin de la façon dont les jeunes prêtres bouddhistes sont consacrés à leur ministère. Sur leur crâne préalablement rasé il était versé en neuf points de la cire à cacheter brûlante en fusion, en même temps qu'y étaient introduits des bâtonnets d'encens. Ceux-ci brûlaient de bout en bout. Je croyais voir toute la peau de la tête en flamme. Le jeune homme aurait alors dû hurler et se tordre de douleur. Mais non ! Il n'avait ni contractions ni convulsions. Il supportait ces douleurs infernales, comptant sur la gloire et le ravissement qui l'attendent dans l'autre monde. Tous les prêtres bouddhistes authentiques ont neuf cicatrices profondes sur leur tête, qui proviennent de cette consécration au ministère.

La mystique bouddhiste, dans sa phase finale, est la tâche entreprise pour se transformer soi-même en une divinité. Sachant cela, nous comprenons pourquoi des bouddhistes se font emmurer vivants, ou choisissent le chemin de l'immolation par le feu. C'est afin, en tant que parfaits qui ont abandonné toutes les exigences du corps, de pouvoir pénétrer dans le nirvana, le lieu des sauvés."

A tout ceci je ne puis qu'ajouter : Ces hommes prennent vraiment jusqu'au sang leur dette et leur expiation au sérieux. Et je pose la question : Et nous ? Oui ! et nous ? Certes, ils ne trouvent pas leur rédemption. Car ce qu'ils font est de l'autorédemption, et nous avons constaté que celle-ci n'existe pas. Personne ne peut se prendre soi-même par les cheveux et se sortir du marais. Répétons-le, la dette reste la dette. Tout ce péché est finalement dette envers Dieu, et lui seul peut la remettre.

Du fait qu'Allah connaît la justice, mais non pas l'amour, il ignore le pardon. De là viennent les prescriptions religieuses des musulmans, et les faits et gestes accomplis afin de se racheter eux-mêmes. Le bouddhiste, lui non plus, ne connaît aucun pardon accordé par Dieu. De là les tortures qu'il s'inflige et les efforts qu'il fait en vue de se purifier. De là sa fuite hors du monde, de là son explication : vivre, c'est souffrir. De là encore l'origine de son effort incessant pour éteindre systématiquement le désir en lui. Ainsi, lors de sa réincarnation ultérieure dans une nouvelle vie sur la terre, il aura déjà avancé d'un pas, pour finalement atteindre le nirvana. Mais quand cela aura-t-il lieu ? Après combien d'autres vies ? Après combien d'efforts ? Personne ne le sait. En vérité, chercher à se racheter soi-même, c'est se torturer en vain.

Oh ! Combien tout est différent chez Jésus-Christ ! Par Lui nous savons que Dieu est justice, mais aussi amour. Parce qu'il est justice, il y a eu la croix de Golgotha, où Jésus-Christ le juste est mort. Il mourut là, afin de prendre sur Lui la punition réservée au péché, et de donner ainsi satisfaction à la justice de Dieu.

Mais la justice est seulement l'une des faces du Seigneur du monde. L'amour est l'autre. Par amour, il nous accorde son pardon. Par amour. Christ nous a rachetés à la croix afin que nous soyons libérés. Le rachat en vue de la libération a un rapport avec l'esclavage. J'ai vu à Rome la vieille place du marché, et là je me suis représenté comment des esclaves étaient vendus. "Je vous prie, que coûte cet esclave là ? — 500 deniers. — Voici, vous avez les 500 deniers."

C'est ce que Jésus a fait pour nous. Il nous a rachetés pour nous libérer de notre accusateur devant Dieu, Satan, de celui "*qui a la puissance de la mort*" (Hébreux 2.14), et prétend avoir un droit sur nous du fait de notre péché. Ce qui nous est impossible. Jésus l'a fait. La rédemption, c'est cela. Quel est celui parmi nous qui n'a pas besoin de rachat ?

A ce sujet se pose la question de savoir ce que cela signifie à vrai dire "être chrétien". En réponse on pourrait insinuer, comme le faisait quelqu'un avec la meilleure intention au cours d'une conversation : "Pour moi, c'est d'aller toujours à l'église." — "Bel et bien ! Mais alors, vous pourriez tout aussi bien être bouddhiste ou musulman. Car eux font encore davantage, bien davantage. Ecoutez donc : Vous êtes chrétien quand vous avez d'abord saisi ceci : Ce n'est pas moi qui dois faire quelque chose. Ce quelque chose, c'est Dieu qui le fait pour moi à la croix de Golgotha. Ce n'est pas la rédemption par soi-même qui est la voie du salut, et donc pas plus les œuvres pieuses qui peuvent être accomplies chez nous que celles qui peuvent l'être en Inde, en Chine, ou dans les pays arabes. Le chemin du salut du monde et de l'homme provient du grand acte de rédemption accompli par Jésus."

Ce que j'ai dit à mon interlocuteur, il faut que je le prenne aussi pour moi. La rédemption n'est possible qu'en tant que cadeau qui m'est fait. L'autorédemption serait un service spécifiquement humain, que nous ne sommes pas à même de nous rendre.

Quelqu'un pourrait cependant demander si la rédemption a vraiment eu lieu et si elle est efficace. En réponse nous sommes conduits à exposer la thèse suivante :

7^e thèse.

Le Bouddha, Mahomet et tous les fondateurs de religions sont morts. Mais Jésus est corporellement ressuscité et vit. Sa résurrection est le sceau apposé sur sa vie et sur son œuvre.

La résurrection de Jésus est le couronnement de son œuvre de rédemption accomplie à la croix. Sa résurrection rend cette œuvre pleinement efficace.

Quel énorme abîme, sur lequel il n'est pas possible de jeter un pont, entre Jésus et les fondateurs de religions ! Eux sont depuis longtemps morts et enterrés. Mais Jésus vit. Il est au milieu de nous par son Esprit-Saint. J'ose même écrire : A cause de Jésus-Christ vivant, cette lecture que vous faites à son sujet peut être chargée du courant puissant de l'éternité.

S'il n'y avait pas sa résurrection, l'Evangile n'en serait pas un, mais seulement une religion parmi d'autres. Sans la résurrection, Jésus ne

serait qu'un guide, un maître comme le Bouddha et Mahomet, particulièrement bon et noble, il est vrai. Mais, en fin de compte, il serait seulement un poteau indicateur. Il nous faudrait aller seuls, sans son assistance, sans son aide, sans la force que donne son Esprit-Saint, qui travaille dans nos cœurs et notre conscience. A la différence des fondateurs de religions, Jésus a pu dire : *"Je suis le chemin, la vérité, la vie"* (Jean 14.6).

Par sa résurrection et son existence présente parmi nous, Il a prouvé la solidité de cette affirmation. Le témoignage de la présence du Seigneur ressuscité qu'apporté son Saint-Esprit rend tout certain. Il avait donc bien raison ce communiste qui à Moscou disait en français incorrect à un de nos pasteurs en visite : "Si Jésus ressuscité, nous faux." Bien sûr, faux. Et, parce qu'il est ressuscité, cette parole de l'Écriture est l'exacte vérité : *"Le salut ne s'obtient qu'en Lui seul, car nulle part dans le monde entier Dieu n'a donné aux hommes le nom de quelqu'un d'autre par qui nous puissions être sauvés"* Actes 4.12).

Et maintenant, honnêtement et en toute conscience, il convient de nous interroger. Cela est-il un message ou non ? Si nous n'étouffons pas la voix de la conscience en nous mettant de la ouate dans les oreilles, nous serons d'accord avec la thèse suivante :

8^e thèse.

C'est par une confiance absolue en Jésus-Christ le ressuscité qu'est comblée l'aspiration du cœur humain à un état de sûreté et à la paix. Aucun fondateur de religion n'est à même de satisfaire cette aspiration, ce que prouvent les efforts que tous imposent en vue d'obtenir le salut.

Nous l'avons vu, Mahomet enseigne une pleine soumission à la fatalité, sous le sceptre froid d'Allah, et exige l'accomplissement le plus rigoureux des lois et préceptes religieux. Le Bouddha et l'Hindouisme ont la doctrine de l'impitoyable karma, de la rétribution, qui traîne l'homme de réincarnation en réincarnation. En outre, le maître prescrit l'extinction du désir. Dans le Bouddhisme il est dit textuellement : "Sont exempts de douleur ceux qui n'ont rien à aimer dans le monde." Alors je ne puis que dire : "Quel froid glacial ! Quelle nuit polaire, cette religion !"

L'islam, l'Hindouisme et le Bouddhisme sont des religions rigoureuses de la loi. Sous leur joug l'homme ne peut finalement que gémir. Mais l'Evangile est la Révélation de Dieu, qui s'offre lui-même à nous en Jésus. Si, par la foi et avec confiance, nous saisissons les mains du Ressuscité présent aujourd'hui, nous saisissons par là même aussi la paix. La Parole de Dieu dit de Jésus : "*Il est notre paix*" (Ephésiens 3.14). Lorsque le cœur humain obtient cette paix, ses aspirations sont comblées.

Un bouddhiste japonais, qui a vécu cela, rend ainsi son témoignage : "Jésus-Christ est mort sur la croix. Confucius, Socrate et le Bouddha sont morts, tout comme nous mourrons et serons ensevelis. Mais une chose extraordinaire, jamais arrivée auparavant, advint à Jésus-Christ, c'est sa résurrection. Il est difficile de traduire par des mots l'impression que produit en moi celui de 'résurrection'. Quelqu'un qui croit à la résurrection renaît lui-même à la vie, comme cela arrive à Christ."

Si, comme ce bouddhiste japonais, nous saisissons Jésus-Christ par la foi, dans la confiance, nous obtiendrons ce qu'il nous a acquis :

le pardon du péché et la remise de notre dette,
la paix du cœur,
un état de sûreté dans un monde chaotique,
la vie, dès à présent et jusque dans l'éternité.

J'apporterai ici ce témoignage personnel : M'occuper des autres religions, m'a fait mieux prendre conscience de l'originalité de Jésus-Christ. Avec encore plus de conviction qu'auparavant je puis confesser : "Nulle part dans le monde entier Dieu n'a donné aux hommes le nom de quelqu'un d'autre par qui nous puissions être sauvés."

De ce fait tirons maintenant :

Cinq conséquences :

1° Puisque Dieu ne se révèle pas dans la contradiction, la question de la Vérité est vraiment décisive. Les contraires ne peuvent être d'accord : D'une part Jésus-Christ, et de l'autre l'Hindouisme, le Bouddhisme et l'Islam.

2° La Révélation personnelle de Dieu s'est effectivement produite en Jésus-Christ. Lui-même, avec l'Évangile qu'il apporte, est donc appelé à former le fondement spirituel de ce monde en recherche.

3° Jésus-Christ élève sa prétention à l'universalité, du fait du salut et de la rédemption. Sa parole : "*Allez par tout le monde. ...*" le confirme. La foi en Christ ne doit pas se limiter au domaine culturel, intellectuel, moral; mais, dans un monde souffrant et en recherche, elle astreint tous les chrétiens à l'obéissance à leur Seigneur. C'est pourquoi, chacun pour sa part est appelé à proclamer le message du salut à tous les hommes, en sorte que puisse être prise au sérieux la prétention de Jésus à l'universalité.

4° L'Hindouisme, le Bouddhisme, l'Islam, sont des essais faits par des hommes, impuissants en fin de compte à déchiffrer l'énigme du monde. Tous les trois, malgré les sérieuses divergences partielles actuelles, sont des religions de la loi. Elles méconnaissent donc les conceptions de grâce, de miséricorde et de rédemption. Or la grande aspiration de l'humanité ne peut être comblée que si, au lieu d'être fouettée par la loi, elle voit se déverser sur elle la corne de l'abondance de la Révélation qui lui apporte ces bénédictions. Mais l'offre de ce grand cadeau reste réservée au Christ seul.

5° De plus, ces trois religions de la loi sont issues de civilisations déterminées. Par exemple, l'Islam, qui impose à chacun cinq ablutions quotidiennes, a vu le jour dans des pays poussiéreux et sans industrie. Ces religions sont très liées à ces civilisations.

Par contre, l'Évangile de Jésus-Christ n'est lié à aucune d'entre elles en particulier. Il embrasse tous les domaines de la vie et toutes les civilisations. L'ordre de mission de Dieu "assujettissez la terre" rend plus apte à rencontrer le monde moderne de la technique ou le communisme adulte, que cela ne sera en aucun temps possible aux trois religions dans l'état où elles se trouvent.

En conséquence, proclamons-le, l'Évangile de Jésus-Christ, aussi bien du fait de son caractère de Révélation qu'à partir de son message doctrinal clair, se trouve être le principe universel de vie et la vraie force de formation de toute société humaine et de toute civilisation.

En présence de ces cinq conclusions, et parce que Jésus-Christ, la Révélation personnelle de Dieu, rejoint l'histoire, il est permis à la

chrétienté et à chaque chrétien de marcher sans crainte à la rencontre des jours qui viennent.

*J'ai trouvé, j'ai trouvé la voie
Qui conduit au repos du cœur.
J'ai trouvé la paix et la joie
En Jésus le libérateur.
O mes compagnons de misère,
Ensemble invoquons son secours.
Il n'attend que notre prière,
Le Sauveur qui sauve toujours.*